

Linda Lê

## FLORAISONS GLACIERES

Il a souvent été reproché aux sceptiques de faire souffler sur leur prose un froid glacial. Les écrivains qui se donnent pour tâche d'arracher au monde son masque d'imposture et de dessiller les yeux, passent pour des néantistes : ils ont la superbe de leur Rien, comme disait Chateaubriand des athées, ils cultivent le doute et la saison dans laquelle ils se plaisent est celle des rudes combats intérieurs. Ces astres du désastre, avec une redoutable clairvoyance, nous rappellent que nous ne vivons plus mais ne faisons qu'exister. Avec une non moins redoutable prescience, ils nous avertissent du danger auquel nous nous exposons en refusant de reconnaître que nous nous mentons à nous-mêmes et que notre souci, de tout temps, a été d'étendre un voile sur ce dont il convient, pour notre sauvegarde, de détourner le regard. Nous sommes persuadés que le climat qui nous est le plus bénéfique est un climat tempéré, quand, ainsi qu'il est dit dans *l'Odyssée*, nos pensées changent avec les rayons du soleil, dont Jupiter nous inonde. Mais l'omnivoyant, comme l'Electre de Sophocle appelle le soleil, peut être impitoyable et, au lieu de dissiper les ténèbres intérieures, ne faire que jeter une lumière crue sur ce que nous nous efforçons de ne pas voir. La sagesse consiste à prendre exemple sur Pascal, qui disait dans les *Pensées* : « J'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi. » Mais la sagesse n'est pas notre fort et nous demandons, à ceux-là mêmes qui nous désabusent, de nous faire croire qu'il serait si simple de nous préserver des refroidissements de notre enthousiasme en nous enveloppant dans un manteau d'illusion, si simple de nous protéger du désarroi en nous procurant une boussole qui nous aiderait à nous orienter dans la géographie extérieure quand la géographie intérieure, si changeante, nous laisse désemparés.

Le lecteur qui se nourrit d'implacables vérités distillées par des esprits tranchants peu enclins à vouloir se rallier tous les suffrages en adoucissant ce que leurs révélations ont de trop brutal, peu enclins aussi à promettre à tout un chacun que les aubes ne seront pas navrantes et que le jour viendra où l'humanité ne vivra plus un destin au rabais sur une planète folle, semblable à un navire ruisselant de sang et tournoyant dans une mer déchaînée, ce lecteur-là sait que le climat le plus propice au *connais-toi toi-même*, c'est l'air des cimes, quand le froid pétrifie et qu'aucune complaisance ne favorise l'amollissement. Ce lecteur-là est celui qui part à l'assaut des sommets

glacés, même s'il court le risque de tomber de tout son haut, même si, peut-être, il n'est pas fait pour cette pérégrination en avant, mais pour une douillette hibernation où tous ses sens, comme la nature autour de lui, seront endormis. Ce lecteur-là a conscience qu'il faut, contre le rétrécissement de son être, contre toutes les formes de châtrage, laisser s'épanouir ce qu'Antonin Artaud appelle les « floraisons glacières » de l'âme. Ces floraisons glacières de l'âme, le lecteur, décidé à faire son miel de ce qui pourtant le jette hors de ses repères, en trouve l'expression la plus achevée chez Knut Hamsun, quand il décrit les soubresauts intérieurs d'un clochard céleste dans *Faim*, chez Stig Dagerman, quand il rappelle dans quelle solitude glacée nous vivons, si bien que notre besoin de consolation est impossible à rassasier, chez Alejandra Pizarnik, quand elle se présente comme une exilée de l'intérieur, ayant depuis longtemps fait sécession. L'excès est au centre de leur œuvre, où rien de mesuré n'a cours. Ils sont à l'image du poète noir d'Artaud, chez qui « la vie bout », « la ville brûle » et « le ciel se résorbe en pluie ». Ils n'ont créé qu'en étant dans ce que Marina Tsvetaeva nomme la *cinquième saison*, c'est-à-dire que leur climat, c'est l'ailleurs, ce qui boite, ce qui est infirme, ce qui ne se donne pas pour l'absolument parfait, ce qui ne correspond à aucune définition, ce qui n'entre dans aucun moule, ce qui suscite un sentiment d'inquiétante étrangeté.

Il n'est d'explosion qu'un livre, disait Mallarmé. Chauffés à blanc, les mots de ces écrivains peu prêts à devenir émoulinés nous projettent loin de notre sphère habituelle. Leur œuvre provoque une déflagration intérieure, semblable à un bouleversement climatique : les digues cèdent, notre équilibre est rompu, nous devons faire face à ce qui ressemble à une secousse sismique, nous n'avons plus aucune certitude et ce qui paraissait dans l'ordre naturel des choses subit un violent coup de boutoir. Reprocher à ces textes leur sécheresse ou leur ton incisif et dénué de cette sensiblerie souvent confondue avec la chaleur, c'est ne pas comprendre que nous sommes, dans ces livres, à des hauteurs qu'il faut atteindre sans craindre le vertige des altitudes. Le lecteur, à la recherche d'un réconfort qui ne serait qu'une façon de s'évader provisoirement de ce que la réalité a parfois de cruel, ne pourrait tirer profit des éclats de vie contenus dans ces œuvres, au frontispice desquelles on pourrait lire l'inscription : « Vous qui entrez, laissez toute frilosité ». L'atmosphère qui s'en dégage, c'est l'absence de demi-mesures, et dans un tel climat, on n'assiste qu'à l'éclosion des pensées les plus acérées. Ouvrons *Les Chants de Maldoror*. Lautréamont y exprime le vœu de s'adresser à un esprit frère : « Plût au ciel, dit-il, que le lecteur, enhardi et devenu momentanément féroce

comme ce qu'il lit, trouve, sans se désorienter, son chemin abrupt et sauvage, à travers les marécages désolés de ces pages sombres et pleines de poison... » Les âmes timides ne savoureront pas sans danger le fruit amer qu'il offre. Les âmes fortes, elles, s'exalteront en baignant dans ce qui est nocif quand on manque d'audace et qu'on ne cherche que des vérités rassurantes, mais vivifiant quand on sort de l'ornière et plonge au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau. La leçon d'Isidore Ducasse, si leçon il y a, est qu'il ne faut pas redouter d'être dépaysé, c'est-à-dire, lorsqu'on s'adonne à des lectures qui ne sont pas une simple manière de s'oublier, d'éprouver un indéfinissable malaise et de se sentir dérouté car rien, dans ce que certains écrivains de grande race proposent, n'est fait pour apaiser : ils sonnent le tocsin, ils mettent en garde leurs lecteurs contre une certaine propension à avoir peur de ce qui s'éloigne des schémas ordinaires, ils les soumettent à une attraction magnétique qui les oblige à s'écarter des sentiers battus et à partir à la découverte de perspectives inédites. Les tempêtes sous un crâne qui nous secouent quand nous sortons de la lecture de ces œuvres provoquent à coup sûr de stimulantes remises en question : les floraisons glacières chez Lautréamont, comme chez Artaud, chamboulent ce qui, en nous, s'attend le moins à des cataclysmes intérieurs. Les petits effondrements que leurs mots suscitent préparent des séismes dont nous ne mesurons vraiment les effets sur nous que petit à petit – ce que nous tenions pour assuré est battu en brèche et, exposés à ces tornades qui nous emportent, nous nous découvrons autres, semblables à ces animaux en pleine saison de mue qui doivent se débarrasser de leur ancienne peau.

Aucun livre ne serait le catalyseur de ce que les mystiques appellent l'alchimie spirituelle, qui transmue le corps et l'âme, modifie le rapport que nous entretenons avec ce qui nous environne, dégage notre ciel intérieur et atténue les effets dévastateurs d'un « climat délétère », selon l'expression toute faite mais traduisant parfois avec exactitude ce que le réel fait peser sur chacun de nous, aucun livre, donc, n'offrirait la possibilité d'une métamorphose s'il n'est l'œuvre d'un esprit libre, peut-être un de ces parias de la pensée qu'Artaud ne manquait jamais de célébrer, et dont la plume gratte au cœur de la vie. Ces esprits-là n'invitent pas à s'échapper le temps d'une lecture, leur création est le fruit d'une maturation où ils n'auraient pas cédé au vertige ni adopté une attitude timorée : il règne un froid mortel au pays des douteurs, mais ceux-là, qui n'hésitent pas à affronter les rigueurs d'un hiver de l'âme, se révèlent d'intrépides explorateurs, disposés à nous sauver de nos errements, quand nous perdons le nord et nous

trouvons au milieu d'une de ces tourmentes qui terrassent les plus aguerris.

Le bien le plus précieux que nous apportent les sceptiques, c'est une sorte d'endurance qui nous permet de ne pas faire l'autruche, refusant de voir la réalité en face, et cherchant refuge dans les contes que nous nous débitons quand s'installe un climat d'hostilité : il n'est plus question d'échappatoire, nous devons faire face, et ce que nous enseignent les douteurs, ce n'est pas la résignation, comme lorsque nous nous disons que nous ne pouvons rien contre l'irritante électricité des jours pleins d'orages, au sens propre et au sens figuré, mais la volonté de résister, comme de vaillants soldats qu'un rude hiver ne dissuade pas d'aller de l'avant : à l'école des sceptiques, nous faisons nos classes en retenant une leçon, à savoir qu'il ne faut pas redouter les climats rigoureux, ils fortifient. Montaigne recommandait d'endurcir l'enfant au froid, au vent, au soleil. On peut aussi dire que chacun doit s'endurcir en se mesurant à tout ce qui le déstabilise, et les sceptiques nous donnent des armes pour lutter contre ce qui en nous s'effiloche, part à la dérive et est tout près de capituler.

L'écrivain le plus décidé à ne pas nous inciter à nous égarer au pays des chimères est aussi celui dont il est souvent dit qu'il « souffle le chaud et le froid », qu'il présente les choses sous deux aspects, tantôt de façon souriante et encourageante, tantôt de manière à ce que ses lecteurs aient le sentiment d'être projetés dans une contrée où il ne fait pas bon vivre : sur ces terres désolées règne un climat très rude, et perpétuellement y sonne l'heure de midi, le midi serein et terrifiant qui dénude l'âme et laisse assoiffé de bonheur celui que le soleil enveloppe de ses rayons. « Le fond de ma mer est calme : qui donc devinerait qu'il abrite des monstres désopilants ? » demande Zarathoustra. Avec les sceptiques, nous désapprenons le sérieux quand il ôte tout mystère à chacun de nous et que nous ne savons plus rire de nous-mêmes. Avec les sceptiques nous apprenons à ne pas être satisfaits de tout, à avoir le palais et l'estomac récalcitrants et à dire « non », à gravir les plus hautes montagnes et à chercher ce que nous franchirons et dépasserons en dansant. Car voilà, ce que les sceptiques nous apprennent aussi, c'est à ne pas redouter le chaos, en soi et autour de soi : cette ultime saison, dans laquelle soit nous mourrons soit nous connaîtrons une résurrection, apporte avec elle ce qui donnera naissance à une « étoile dansante », selon le vœu de Nietzsche.

Le lecteur prêt à se promettre qu'en aucun cas il ne demandera aux livres de lui procurer une douceur lénifiante, comme on dit de

certains climats quand ils ôtent toute énergie, ce lecteur-là se lancera à corps perdu dans le débroussaillage d'œuvres si chargées de matière explosive que leur découverte ouvre la voie à des révolutions intimes. Même ailleurs que dans les livres, si le curieux est à l'affût de ce qui est propice à de perpétuelles mutations, il ne sera attiré que par les créations dont il sait qu'elles provoqueront en lui un chambardement, qu'elles lui permettront de sonder ses dépressions, de saluer ses embellies et de magnifier ses aurores boréales. *Il pleut sur notre amour* est le titre d'un film d'Ingmar Bergman, un autre film de Nuri Bilge Ceylan s'intitule tout simplement *Les Climats*. Ces deux œuvres exploitent avec une grande finesse la métaphore du mauvais temps comme image de perturbations qui troublent la quiétude des sentiments, quand les amoureux soit se heurtent à des obstacles, soit voient se déliter ce qui les a jusqu'alors liés. Malmenés par le dérèglement du cours des choses, soumis aux caprices du ciel qui semblent le miroir des aléas de la vie commune, ces amants ne peuvent dire, comme Pascal : « Le temps et mon humeur ont peu de liaison » – la pluie et la neige paraissent le reflet des difficultés qu'ils traversent, les intempéries au-dehors ne font que traduire ce qu'on appelle communément les « orages des passions ». Il pleut à torrents dans le film de Bergman, qui montre un jeune couple en butte aux tempêtes de la vie. Dans *Les Climats* de Nuri Bilge Ceylan, la rupture amoureuse se produit en plein été, sous un soleil aveuglant. La tentative de retrouvailles survient au cœur d'un hiver neigeux. La fin d'*Il pleut sur notre amour* annonce une éclaircie, celle des *Climats* laisse le spectateur dans le doute. Entre-temps, les deux films auront été l'occasion, pour les deux cinéastes, de nous inviter à explorer les saisons de l'amour, quand tout est délicatement raconté, quand rien de démonstratif ne vient rompre la subtilité d'un récit tout en nuances.

Ces deux films nous rappellent aussi combien nous affectionnons les métaphores qui empruntent à la météorologie et nous font dire : « Moral au beau fixe », ou « L'orage gronde au-dessus de ma tête », ou encore « Tu es le soleil de mes nuits » : ces métaphores ne sont pas seulement des clichés, mais révèlent combien notre imagination aime jouer avec l'idée que chacun de nous est une sorte de microcosme, régi par les mêmes lois que le macrocosme et soumis aux mêmes caprices du climat. Lorsque nous abusons de termes météorologiques, parlant par exemple de « coup de foudre », nous ne nous apercevons même plus que nous faisons allusion à une décharge atmosphérique. Le mot « coup de foudre » est d'ailleurs plutôt ridicule, disait Stendhal. Et pourtant la chose existe, disait-il encore, et nous n'avons pas trouvé une meilleure expression pour décrire l'amour-subit, l'impression

d'être sous le coup d'un phénomène physique. C'est que nous nous racontons encore des histoires et que ces images nous aident à croire qu'il y a peut-être quelque chose d'inéluctable, quelque chose d'aussi inévitable qu'un changement climatique, dans l'apparition de ces sentiments.

Les sceptiques qui, rappelons-le, viennent du froid, de ces hauteurs où soufflent des bourrasques emportant à peu près tout sur leur passage, les sceptiques sont là pour nous ôter nos dernières illusions et troubler notre confort intellectuel en nous plongeant dans un bain acide. Le climat qui est le leur, c'est celui des pics inatteignables. Là où nous tremblons d'être désorientés, là ils se sentent chez eux. S'ils écrivent un chapitre de l'histoire du monde, ils l'écriront avec des mots qui n'annonceront pas des lendemains chantants, mais qui seront malgré tout une « averse de lumière », pour reprendre une expression de Marina Tsvetaeva à propos de la poésie de Boris Pasternak, car ces sceptiques ont assez de lucidité pour répandre autour d'eux une luminosité qui n'a rien d'artificiel. Cette clarté a un prix, nous n'acquérons une plus grande lucidité qu'en nous défaisant de nos a priori et en cessant de nous leurrer sur nous-mêmes quand nous croyons être maîtres de nos vies et agir en conséquence, alors que nous ne faisons qu'embrasser des fantômes. Cette clarté ne va pas sans une modification de l'atmosphère dans laquelle nous vivons. Le froid augmente avec la clarté, disait Thomas Bernhard. Nous sommes conscients que nous devons vivre dans le froid et que l'éblouissante clarté qui règne désormais nous est nécessaire, dès lors que nous nous rendons compte à quel point la lucidité est pour nous un besoin vital et que, grâce à elle, nous avançons degré par degré vers ces sommets où l'esprit se dégraisse de ce qui l'appesantit. Oui, nous avons froid, mais nous voyons clair, et cette froide clarté, c'est le climat qui permet aux sceptiques de développer leur intuition. Doués d'une clairvoyance que la plupart d'entre nous n'ont pas, ils se rendent libres des effrois qui nous tiennent prisonniers. Ils deviennent ainsi nos guides dans notre ascension, où nous sommes prêts, contre vents et marées, à nous transcender. Et ce n'est que dans le climat le plus rude, quand nous nous aguerrissons face aux puissances ténébreuses, que notre esprit s'éveille et que nous entrevoyons la possibilité d'une transfiguration : c'est ce que décrit le film de Victor Sjöström, intitulé *Le Vent*, où le personnage incarné par Lilian Gish réussit à dompter ses peurs en affrontant le déchaînement des éléments, qui n'est peut-être que la métaphore de ses tourmentes intérieures. La paix revient au lendemain d'une nuit où a eu lieu une sorte de combat avec le démon, et à l'aube, la jeune femme a trouvé la force de se reconquérir.

Peut-être bon nombre des écrits sceptiques ne racontent-ils que cela, l'histoire d'une reconquête et d'une victoire sur nos terreurs, mais aussi sur nos lâchetés et nos compromissions, l'histoire d'un endurcissement au contact de forces adverses, quand nous avons le vertige et que nous avons froid, quand nous avons vaincu ce qui en nous est irrésistiblement attiré par la nuit, quand nous avons triomphé de nous-mêmes et laissé éclore les « floraisons glacières de l'âme », de telle manière que nous avançons hardiment vers la clarté.